

Explication de « Buveurs très illustres... »

Introduction

Type et situation

Le texte que nous étudions est le tout début du « Prologue de l'auteur ». Il ne constitue pas pour autant exactement le début de *Gargantua*, puisqu'il est précédé de la très signifiante page de titre, ainsi que du très important poème liminaire « Aux lecteurs », que je vous invite à lire tous deux très attentivement, voire à apprendre par cœur. En particulier, le lecteur vient de lire les deux derniers vers du poème liminaire « Mieux est de ris que de larmes écrire / Pour ce que rire est le propre de l'homme. » Il s'attend donc à un livre joyeux, qui doit le faire sourire, voire rire.

Lecture à voix haute

- La lecture du texte tel que je vous le propose, dans sa version originale où seule l'orthographe est modernisée demande un véritable travail, pour lire naturellement des tournures propres au moyen français, comme l'absence fréquente de l'article ou du pronom sujet.
- Ce travail montrera clairement à l'examineur que vous avez travaillé. Il demande aussi un gros travail pour donner le rythme du poème, en respectant la ponctuation, et en veillant à donner les accumulations de façon vivante, sans monotonie.

¹Buveurs très illustres, et vous vérolés très précieux (car à vous non à autres sont dédiés mes écrits), Alcibiadès, au dialogue de Platon intitulé *Le Banquet*, louant son précepteur Socrate, sans controverse prince des philosophes, entre autres paroles, le dit être semblable ès Silènes.

²Silènes étaient jadis petites boîtes telles que voyons de présent ès boutiques des apothicaires, peintes au-dessus de figures joyeuses et frivoles, comme de harpies, satyres, oisons bridés, lièvres cornus, canes bâchées, boucs volants, cerfs limoniers, et autres telles peintures contrefaites à plaisir pour exciter le monde à rire : quel fut Silène, maître du bon Bacchus. ³Mais au-dedans l'on réservait les fines drogues, comme baume, ambre gris, amomon, musc, civette, pierreries et autres choses précieuses.

⁴Quel disait être Socrate, parce que, le voyant au-dehors et l'estimant par l'extérieure apparence, n'en eussiez donné un copeau d'oignon, tant laid il était de corps, et ridicule en son maintien : le nez pointu, le regard d'un taureau, le visage d'un fou, simple en mœurs, rustique en vêtements, pauvre de fortune, infortuné en femmes, inapte à tous offices de la république, toujours riant, toujours buvant d'autant à un chacun, toujours se gabelant, toujours dissimulant son divin savoir. ⁵Mais, ouvrant cette boîte, eussiez au-dedans trouvé une céleste et impréciable drogue, entendement plus qu'humain, vertu merveilleuse, courage invincible, sobresse non pareille, contentement certain, assurance parfaite, déprisement incroyable de tout ce pourquoi les humains tant veillent, courent, travaillent, naviguent et bataillent.

Thème, idée générale et plan du texte

Si Rabelais parle de Socrate, c'est en réalité pour parler de son livre, comme il est naturel de le faire dans un prologue, et comme il le dit explicitement dans le paragraphe qui suit notre extrait [et que je vous invite à lire attentivement]. Il s'agit pour Rabelais de montrer que *Gargantua*, sous une apparence extérieure « monstrueuse », sous une coquille délirante, recèle une sagesse profonde.

On peut considérer qu'il le fait ici en trois temps : dans la première phrase (« *Buveurs très illustres... ès silènes* »), il évoque la façon dont l'Alcibiade de Platon décrit Socrate, en le comparant aux silènes. Dans la deuxième phrase et la troisième phrases (« *Silènes étaient jadis... choses précieuses* »), il décrit ce que sont les silènes : des petites boîtes pharmaceutiques. Enfin, dans les quatrième et cinquième phrases, il explique pourquoi Socrate leur ressemble.

Tonalité et problème

L'intérêt principal de ce texte est qu'il est une sorte de mode d'emploi, qui dit comment lire *Gargantua*; mais ce n'est pas son seul intérêt. En effet ce qui est frappant, c'est que Rabelais ici livre son mode d'emploi en étourdissant le lecteur d'érudition et de gaieté à travers les multiples jeux de dédoublement qui le composent.

1^{re} partie : la parabole d'Alcibiade pour décrire Socrate

1. Ce qui est très frappant d'abord dans cette première phrase, c'est la complexité extrême du propos, dans le bon sens du terme : il est complexe au sens étymologique : délicatement et harmonieusement plié dans une espèce de délicieux mille-feuilles d'érudition. Premier feuilletage : pour parler du livre *Gargantua*, Rabelais parle d'un autre livre : *Le banquet*, de Platon, œuvre du IV^e siècle avant J.-C.

➤ En réalité, une feuille supplémentaire du feuilletage est cachée entre ces deux feuilles : ce sont les *Adages*^A d'Érasme, l'un des principaux maîtres et modèles de Rabelais. Dans l'adage intitulé « *Silēni Alcibiadis* » (« Les Silènes d'Alcibiade »), celui-ci décrit les silènes de la façon suivante : « Si l'on estimait leur valeur à partir de, comme on dit, leur épiderme, on n'en aurait pas donné un kopeck : un visage rustaud, une silhouette taurine, des narines simiesques, pleines de morve. On aurait dit un bouffon bien lourd et ahuri : mal fagoté, un langage simplet, peuple et même vulgaire, etc. »

2. Deuxième feuilletage : ce livre de Platon fait parler un autre personnage historique, Alcibiade, qui a vécu dans l'Athènes de la fin du V^e siècle. Troisième feuilletage : Alcibiade parle d'un autre personnage historique, le fameux philosophe et modèle de sagesse, Socrate. Quatrième feuilletage : il ne parle de ce personnage qu'à travers le personnage de Silène, précepteur du dieu grec de l'ivresse, Dionysos. Cinquième feuilletage : Alcibiade ne parle de Silène qu'à travers *les silènes*, qui sont des petites statuettes, qui cachent, à l'intérieur d'elles-mêmes, sous leur écorce de Silène, la statuette d'une divinité. En somme, dès la première phrase du prologue Rabelais, sous couvert de maître Alcofrybas Nasier, se fait, comme il l'avait annoncé dans le titre complet du roman, « abstracteur de quintessence », en donnant à voir, sous *Gargantua*, l'image d'une divinité magnifique.

➤ Il ne serait pas absurde d'y voir d'une part celle d'Apollon, dieu de la beauté et de la santé, et donc de la poésie et de la médecine, parce que dans *Gargantua*, le médecin et poète Rabelais se fait médecin de l'âme ; et d'autre part celle d'un « dieu » de sagesse très chrétien, puisque Socrate est présenté un peu plus bas dans notre extrait comme une espèce de Christ.

➤ On peut remarquer d'ores et déjà l'un des marqueurs de l'humanisme de la Renaissance, qui est le fait d'allier la culture antique pré-chrétienne au christianisme dans une espèce d'harmonie idéale, telle qu'on peut l'observer dans la salle des Signatures au Vatican, réalisée par Raphaël, où se font face *L'école d'Athènes*, représentant les philosophes et les savants anciens et *La dispute du Saint Sacrement*, représentant la sagesse théologique chrétienne, où trône le Christ entouré de grands Saints.

3. Il faut d'autre part commenter la double apostrophe initiale, qui est proprement saisissante,

A. Ils furent publiés à de multiples reprises, dans des éditions à chaque fois augmentées, entre 1500 et 1536.

- dans ses multiples dédoublements : dédoublement entre les deux noms mis en apostrophe (« buveurs » et « vérolés »), dédoublement de leurs épithètes (« très illustres » et « très précieux »), dédoublement du sens dans les alliances de mots entre des noms quasi insultants et des adjectifs élogieux au superlatif.
- Dédoublement dans la répétition entre parenthèses de l'adresse « vous », d'autant plus déroutante dans la mesure où on ne sait plus qui est « vous », qui sont les « autres ». Moi lecteur, quoique je ne sois ni un ivrogne, ni vérolé, fais-je partie des « autres », de sorte que je ne suis pas concerné par ce prologue ? Ou faut-il entendre que, quoi que j'en pense, en réalité, je dois être qualifié de buveur, de vérolé ? Qu'est-ce que cela signifie ? Rabelais dérouté le lecteur, l'invite à se regarder comme autre que ce qu'il croit être — en quelque sorte à voir la poutre qu'il ne voit pas dans son propre œil. En somme, sous couvert de la plaisanterie la plus grossière, on a bien ici la proposition d'un retournement proprement évangélique.

4. Mais l'élément qui doit être sans doute commenté en priorité, c'est le premier mot du prologue : « buveurs ». Il constitue en effet une^A silène à lui tout seul, et cette petite boîte-là doit avoir une forme de clé, qui ouvre les tiroirs les plus secrets, et surtout les plus riches du roman de Rabelais. Évidemment, ce premier mot accomplit la promesse initiale d'écrire « *de ris* », c'est-à-dire « au sujet du rire », aussi bien qu'« au moyen du rire », puisque cette apostrophe est doublement plaisante : elle fait rire le lecteur par le premier sens qu'on peut entendre, faussement insultant : « ivrognes, pochetrans, alcooliques... » ; c'est-à-dire « vous qui aimez à trop boire ». Elle fait sourire le lecteur... à condition qu'il accepte la connivence amicale que lui propose Rabelais : entre amis, on peut se dire sa tendresse par antiphrase ; l'insulte, entre amis peut devenir tendresse et complicité, comme lorsqu'on s'interpelle en souriant et en disant « Salut, bande de nazes ! ».

- Elle peut faire sourire le lecteur assez grossièrement s'il est lui-même effectivement un ivrogne, porté à l'excès dans le domaine de la boisson. Mais on verra par la suite qu'en réalité qui cherche la connivence des ivrognes ici déchantera bien vite... s'il lit véritablement le livre. En effet, pour Rabelais, le monde des buveurs se divise en deux catégories : les bons et les mauvais buveurs. Les premiers, les pantagruélistes, sont ceux pour qui boire relève de la convivialité, et savent donc tenir mesure. Les seconds, les buveurs en démesure, qui appartiennent au même camp que les mauvais pédagogues comme Thubal Holopherne (chapitre XIII) ou les mauvais rois comme Picrochole (ch. XXIV *et sqq.*).
- Un premier indice de cette distinction qui serait opérée par Rabelais peut être décelé dans l'évocation du « bon Bacchus », qui apparaît à la fin de la phrase 2. Bacchus, c'est Dionysos, c'est le dieu du vin, de l'ivresse et de la démesure. Mais on peut entendre dans « bon Bacchus » une épithète qualificative — Rabelais que le vin et l'ivresse sont toujours une bonne chose —, comme on peut entendre une épithète déterminative : entre les deux ivresses, entre les deux façons de boire, Rabelais parlerait ici de celle qui est bonne^B. C'est-à-dire que le « bon Bacchus », ce serait celui de la mesure dans la démesure ; et cette mesure, c'est celle de la convivialité.

A. On ne trouve pas le mot dans les dictionnaires ; mais quand le nom « silène » désigne les boîtes d'apothicaire, il est féminin, comme on peut le constater dans ce passionnant article de Bernard Fiévet : « Deux exemples de conditionnement pour conservation des drogues aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles : silènes et tiroirs » (*Revue d'histoire de la pharmacie*, <https://doi.org/10.3406/pharm.1998.4621>)

- On pourrait d'ailleurs noter que l'allitération buveurs-bon-Bacchus se retrouve dans le nom de Bacbuc, nom de la dive bouteille dans le *Quart Livre*, et de sa prêtresse qui interprète l'oracle dans le *Cinquième livre*. Quoi qu'il en soit, il paraît difficile de ne pas évoquer le «vin divin» dont il est question dans toute la fin du *Cinquième livre*, lequel «vin divin», sous couvert des références mythologiques a forcément à voir avec la messe chrétienne, où les fidèles boivent «le sang du Christ» dans le vin de l'eucharistie. Difficile aussi ici d'oublier que si c'est le Christ qu'on ingère en buvant ce «vin divin», c'est celui que la théologie chrétienne appelle, à la suite de l'Évangile de Jean appelle «la Parole». Autrement dit, puisque sens cachés il y a, celui-là est inévitable : les buveurs, ce sont aussi les buveurs de la parole de Dieu, de l'enseigneur^A qu'est le Christ.
- C'est d'autant plus vrai que dans cette apostrophe initiale, on a bien l'équation *buveurs* = *lecteurs*, puisque ceux qui sont appelés buveurs, ce sont les lecteurs. On peut par exemple à ce propos évoquer la fin du *Cinquième livre*, où Bacbuc dit à Panurge : «Jadis un antique Prophète de la nation Judaïque mangea un livre, et fut clerc^B jusques aux dents : présentement vous en boirez un et serez clerc jusques au foie.» (chapitre XLV).
- Il faut bien sûr, à l'appui de cette lecture, observer l'épithète adressée aux lecteurs-buveurs : «très illustres». On n'a là une alliance de mots contre-nature, un oxymore, qu'à condition d'entendre «ivrognes» dans «buveurs» ; en fait, si les buveurs peuvent être «très illustres», c'est que sont des buveurs de qualité, c'est que ce sont des buveurs illuminés (c'est-à-dire *illustres* au sens propre) par la vraie Parole.
- On pourrait aussi remarquer l'importance qu'accorde Rabelais au nom grec λόγος, qui est le mot qui désigne la Parole, c'est-à-dire le Christ, c'est-à-dire, pour les chrétiens, Dieu, dans le texte original de l'Évangile de Jean. En effet, il s'agit d'ici du *prologue* de l'auteur, et Rabelais a voulu, dans la dernière édition du texte qu'il a travaillée lui-même qu'il fût écrit *Prologe*, sans -u-, de sorte que son origine grecque apparaisse encore plus nettement. Autrement dit, ce *prologe*, c'est vraiment le *logos* qui doit être placé *pro*, c'est-à-dire devant ; plus précisément, ce *prologe* dit que c'est le *logos* qui doit être placé devant toute chose.
- On pourra aussi noter à cet égard l'importance qu'a la question de l'enseignement dans *Gargantua*, puisqu'elle occupe plus du tiers du livre : s'il s'agit de buveurs, c'est que la Parole est non pas seulement parole énoncée, proclamée, mais essentiellement parole transmise, d'une bouche à l'autre (en passant évidemment par l'oreille, mais l'auditeur n'est pas ici fondamentalement passif : il écoute pour pouvoir transmettre à son tour) : l'un des enjeux fondamentaux de *Gargantua*, c'est la transmission de la parole et de la culture.
- Sur ce point, on relèvera aussi que Socrate est désigné comme le «précepteur» d'Alcibiade, de même que Silène fut l'éducateur de Dionysos... de même que le Christ est fondamentalement un *rabbi*, c'est-à-dire un maître, un passeur et transmetteur.

B. On peut lire à ce sujet l'excellent passage sur «Le repas rabelaisien» dans *Un roman pour le roi : Gargantua*, de Gérard Milhe-Poutingon (2017). [<https://doi.org/10.4000/books.purh.13915>]

A. Comme l'appelle Marcel Jousse dans son *Anthropologie du geste* (1974).

B. CLERC, *n. m.* — il faut ici comprendre «érudit, savant»... en somme, *humaniste*.

5. On a observé le dédoublement inhérent à l'apostrophe initiale, « buveurs », à la fois insulte triviale et compliment magnifique, en particulier à cause de son épithète, « très illustre » ; mais cette apostrophe dédoublée est dédoublée par une autre apostrophe dédoublée et parallèle : « vérolés très précieux ».

- ◆ Il faut d'abord remarquer l'allusion, le clin d'œil au *premier* des lecteurs ou plutôt des auditeurs, c'est-à-dire des buveurs-de-parole de Rabelais : le roi François I^{er}, qui se faisait lire les romans de Rabelais, sans doute à l'instigation de ses protecteurs comme le Cardinal du Bellay, comme le raconte Rabelais dans l'épître liminaire du *Quart Livre*. En effet le roi avait atteint par la vérole. D'ailleurs la première épithète de la première apostrophe, « très illustres », elle aussi pointait vers des lecteurs d'un très haut rang, les cardinaux : le *Quart Livre* est ainsi dédié « A très illustre Prince, et révérendissime monseigneur Odet, cardinal de Châtillon ». Dès l'abord, l'on voit que le premier destinataire de *Gargantua* n'est pas le bas peuple, mais la plus haute aristocratie.

6. Cependant, au-delà du phénomène qui redouble la première interpellation, il faut observer ce que peut signifier, de façon plus générale, cette apostrophe-là. D'abord, il s'agit d'une maladie dont Rabelais affuble ses lecteurs, qui sont tous appelés « vérolés », alors qu'ils ne le sont pas tous véritablement. Autrement dit, la vérole dont il s'agit n'est pas seulement la vérole du corps ; c'est aussi la vérole de l'âme, celle qui est propre à qui s'apprête à lire *Gargantua*, pour en être soulagé, parce que Rabelais, même lorsqu'il est écrivain, reste médecin.

- Mais de quelle maladie de l'âme s'agit-il ? Eh bien c'est sans doute celle qui est endurcie et irrémédiable chez les *agélastes* (en grec, « les pas-rieurs »), et dont sont frappés parfois, passagèrement, les amis lecteurs de Rabelais, qui a dit « Aux lecteurs » qu'il avait écrit ce livre « Voyant le deuil qui vous mine et consume » : cette maladie, c'est la tristesse.

- ◆ D'autre part, il faut rapporter cette humiliation préalable des lecteurs à la théologie évangélique. Dans les Évangiles, le Christ est présenté comme un thaumaturge, c'est-à-dire comme un médecin des âmes comme du corps : ce sont les malades et les pécheurs qu'il est venu « sauver ». Autrement dit, les « vérolés » sont « très précieux » au Christ. Encore une fois, au-delà de la plaisanterie, est ouverte une lecture extrêmement sérieuse et très évangélique, dès les premiers mots du roman.

- ◆ Il faut ici s'arrêter sur le mot qui est au centre du parallélisme formé par les deux apostrophes successives : le pronom personnel « vous ». D'une part, donc, il constitue le point central de ce parallélisme : « Buveurs / très illustres, [et vous] vérolés / très précieux » ; d'autre part, il est au cœur du jeu allitératif en [v-r] qui articulent les noms apostrophes : « buVeuRs / Vous / VéRolés ».

- ◆ On pourrait s’amuser à divaguer sur le VRai caché sous les apparences de la plaisanterie, dans le VeRRé des joyeux gargantuistes qui savent trinquer avec leurs amis, d’autant que le propos de Rabelais ne cesse de nous pousser vers une telle herméneutique, quasi kabbalistique.
- Ce qui est certain ici, c’est que ce «vous» est bien au centre des interpellations, et surtout qu’il est repris dans la parenthèse qui suit : «car à vous, et non à autres sont dédiés mes écrits». Et encore une fois, dans ce doublement du vous, il faut entendre un dédoublement : ce «vous», c’est à la fois «vous, les princes de ce monde, les rois et les cardinaux», et je vous demande de me prêter l’oreille, parce que j’ai vraiment quelque chose à vous dire, et mon livre n’est pas, malgré certaines apparences, destinée à la populace ; c’est à la fois aussi «vous, mes lecteurs, qui que vous soyez, qui n’êtes pas, justement, mes premiers lecteurs, les rois et les cardinaux».
- Autrement dit, il s’agit là du fameux «*dē tē fābula narrātur*» («C’est de toi que parle cette histoire») d’Horace qui dit à son lecteur «Ne ris pas trop de cet avare : tu n’es pas mieux» (*Satires*, I, I, 69), ou encore du «*Tū es ille vir*» du prophète Nathan à David (II *Samuel*, 12, 7) après qu’il lui a raconté d’un criminel qui sera puni par Dieu. On a encore une fois ici un avertissement très chrétien qui dit que *Gargantua* est une espèce de parabole, destinée à être entendue par le lecteur pour son propre compte : il va s’agir de regarder la poutre qui est dans son propre œil, plutôt que la paille qui est dans l’œil de son voisin... et cela bien que tous ses personnages en paraissent si fantaisistes, si loin de la réalité concrète des humains, dans leur démesure et leurs délires : «cette démesure, ces délires, ce sont les tiens propres, lecteur.»